LE THÉÂTRE

DIRECTION ET RÉDACTION : 24, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire, 19, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

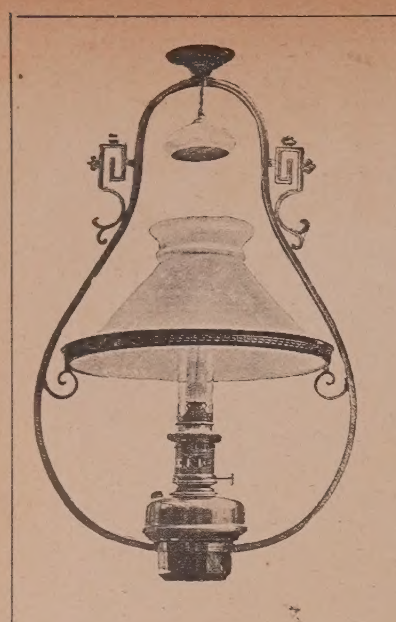
ABONNEMENT ET VENTE : 24, Boulevard des Capucines



Cliché Reutlinger.

Mlle MARTHE BRANDÈS. — Rôle de *Clorinde*. — *L'AVENTURIÈRE*

ÉDITEURS : Manzi, Joyant & Cie, 24, Boulevard des Capucines, Paris. — PRIX NET : **2** fr. ; Étranger, **2** fr. **50**

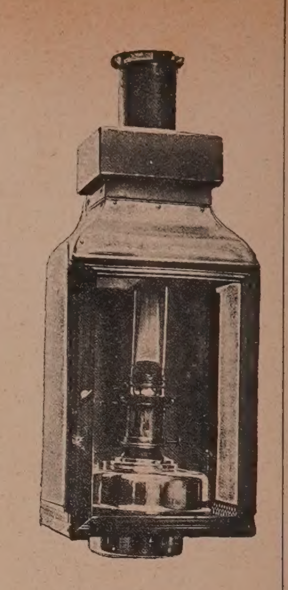


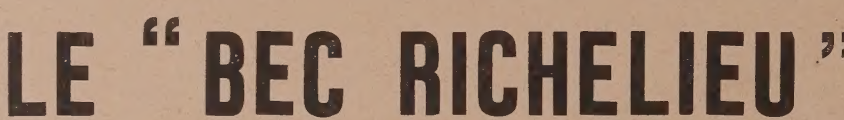
“Le Richelieu”

Ste D'ÉCLAIRAGE ET DE CHAUFFAGE PAR L'ALCOOL

92, rue de Richelieu, 92

PARIS



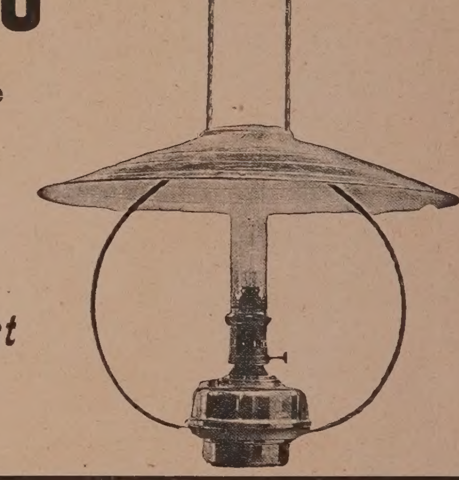


LE “BEC RICHELIEU”

à alcool se visse directement sur n'importe quel récipient à pétrole

Il est le plus perfectionné des systèmes à alcool

Il ne coûte que 9 fr. 50 complet



NOTICE EXPLICATIVE ENVOYÉE FRANCO SUR DEMANDE

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES (via Calais ou Boulogne)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide

PARIS-NORD à LONDRES

	Jusqu'au 2 nov. in. 1re, 2e, 3e cl.	A partir du 3 nov. 1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e, 3e cl.
			(★) (WR)	(★) (WR)		(★) (WR)	
PARIS-NORD . dép.	8 15 m.	8 40 m.	9 45 m.	11 35 m.	2 40 s.	4 » s.	9 » s.
	via Boulogne	via Boulogne	via Calais	via Calais	via Boulogne	via Boulogne	via Calais
LONDRES . . . arr.	3 45 s.	3 45 s.	4 50 s.	7 » s.	10 45 s.	10 45 s.	5 30 m.

LONDRES à PARIS-NORD

	1re, 2e cl.	1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e cl.	1re, 2e, 3e cl.	1re, 2e, 3e cl.
	(★) (WR)		★)	(★) (WR)		
LONDRES . . . . dép.	9 » m.	10 » m.	11 » m.	2 20 s.	2 20 s.	9 » s.
	via Calais	via Boulogne	via Calais	via Boulogne	via Boulogne	via Calais
PARIS-NORD . . . . arr.	4 45 s.	6 05 s.	6 55 s.	9 15 s.	11 45 s.	5 50 m.

(★) Trains composés avec les nouvelles voitures à couloir sur bogies de la Compagnie du Nord, comportant water-closet et lavabo.
(W.R.) Wagon-Restaurant.

Chemins de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée

Voyages circulaires à coupons combinables sur le réseau P.-L.-M. et sur les réseaux P.-L.-M. et Est

Il est délivré, toute l'année, dans toutes les gares du réseau P.-L. M., des carnets individuels ou de famille pour effectuer sur le réseau P.-L.-M. ou sur les réseaux P.-L.-M. et Est en 1re, 2e et 3e classes, des voyages circulaires à itinéraire tracé par les voyageurs eux-mêmes avec parcours totaux d'au moins 300 kilomètres. Les prix de ces carnets comportent des réductions très importantes qui atteignent, pour les billets de famille, 50 0/0 du tarif général.

La validité de ces carnets est de 30 jours jusqu'à 1,500 kilomètres ; 45 jours de 1501 à 3,000 kilomètres ; 60 jours pour plus de 3,000 kilomètres. Faculté de prolongation, à deux reprises, de 15, 23 ou 30 jours, suivant le cas, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 0/0 du prix total du carnet pour chaque prolongation. Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour se procurer un carnet individuel ou de famille, il suffit de tracer sur la carte qui est délivrée gratuitement dans toutes les gares P.-L.-M., bureaux de villes et agences de la Compagnie, le voyage à effectuer et d'envoyer cette carte 5 jours avant le départ à la gare où le voyage doit être commencé, en joignant à cet envoi une consignation de 10 francs Le délai de demande est réduit à 2 jours (dimanches et fêtes non compris) pour certaines grandes gares.

N.-B. — Les carnets délivrés aux conditions de ce tarif sont constitués par une série de coupons reproduisant completement l'itinéraire demandé par les voyageurs, chacun des coupons servant de billet pour le parcours correspondant. Cette mesure dispense les voyageurs de passer au guichet avant le départ et leur permet de sortir de la gare sans autre formalité que la remise à la sortie du coupon correspondant au parcours effectué.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

HIVER 1902-1903

Excursions aux Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

ARCACHON — BIARRITZ — DAX — PAU — SALIES-DE-BÉARN, ETC.

TARIF SPÉCIAL **G. V.** n° **106** (ORLÉANS)

Des Billets d'Aller et Retour, avec réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes, sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du d'Orléans réseau de la Compagnie pour les stations thermales et hivernales du réseau du Midi, et notamment pour :

***Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary** (halte), **Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn,** etc.*

Durée de Validité : 33 JOURS, non compris les jours de départ et d'arrivée

LE THÉATRE

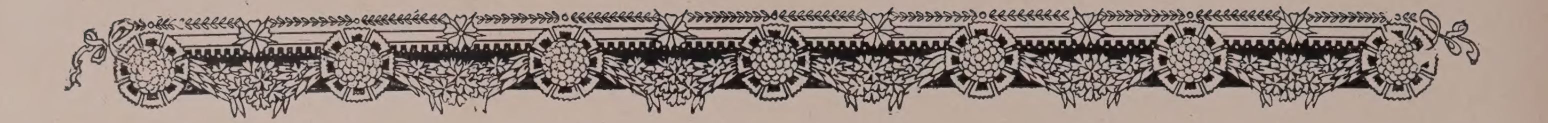
N° 102 Mars 1903 (II)



Cliché Reutlinger.

Mlle MARTHE BRANDÈS

Rôle de *Mme de Laversée.* — *CABOTINS!* — COMÉDIE-FRANÇAISE



La Quinzaine Théâtrale



Avec *l'Indiscret,* de M. Edmond Sée, le théâtre Antoine nous a donné le spécimen d'un genre très en faveur autrefois, tombé aujourd'hui un peu en désuétude : c'est de la comédie de caractère que je veux parler. Celle qui, avec une intrigue très légère, nous présente l'étude d'un personnage, mieux encore, l'étude d'un caractère. *Le Misanthrope* de Molière est le chef-d'œuvre idéal du genre. D'ailleurs, le théâtre de Molière, tout entier, est surtout une étude de caractères. Chez lui, ceux-ci sont admirablement dessinés ; l'action, toujours très accessoire, n'est que le lien nécessaire pour relier les diverses scènes de son drame. Il y a beaucoup de talent dans la comédie de M. Sée, c'est une œuvre sobre, bien déduite, finement observée, au dialogue distingué et solide, où l'auteur fait preuve de virtuosité sans rechercher d'esprit inutile, mais avec un jeu de nuances bien fait pour plaire aux dilettanti. Je crains que ces compliments, très sincères, ne soient pour lui comme un arrêt de condamnation, et que le repas offert ne plaise qu'aux gourmets de lettres, qui forment la classe de public la plus restreinte. La foule, avide d'émotions violentes, ne trouvera pas satisfaction à ce spectacle, auquel seuls les délicats pourront prendre plaisir.

Le héros de la pièce s'appelle Rivolet, c'est un cœur excellent et le plus aimable des hommes, mais il a un défaut : il est indiscret, — c'est l' « Indiscret », dirait La Bruyère, qui l'appellerait sans doute « Ménalque ou l'Indiscret ». — Il est de nature exubérante, fiévreuse, agitée, il y a de la neurasthénie dans son cas, qui est presque pathologique. C'est un agité, il ne peut se contenir, il parle, interroge à tort et à travers, il faut, comme l'on dit, qu'il « mette dehors », il ferait battre des montagnes. Vous jugez du mal qu'il peut faire, et qu'il fait, avec la plus calme des inconsciences et la plus sereine des convictions. Voilà le personnage, il fait la pièce à lui seul, et se débat dans une action toute fluette. Rivolet est l'ami intime du ménage Valantin, un de ces ménages boiteux comme on en voit beaucoup. On y vit dans le malentendu, alors qu'on aurait pu être heureux. Monsieur, préoccupé de la situation à conquérir, a fait comme bien d'autres, il a négligé Madame, qui est devenue indifférente, alors que lui-même, rebuté, s'est offert la distraction du ménage en ville. Thérèse Valantin est aimée follement par Rivolet, et ne lui est pas insensible. Et Rivolet, dans « l'ardeur qui l'enflamme », laisse entendre à tout le monde qu'il est l'amant de Thérèse. Malgré les observations prudentes de l'avoué Marivon, grand ami de Thérèse, il crierait sa bonne fortune, sur les toits, plutôt que la garder discrètement pour lui-même. Il court à travers les convenances, comme un chien fou lâché dans un jeu de quilles. Si le personnage est d'un dessin vrai, il faut convenir qu'il devient fatigant, à la longue, dans son agitation stérile. Thérèse est sa première victime, elle se sent devenir ridicule sous les assauts compromettants de l'énergumène. De son côté, le mari, qui était décidé au divorce, revient sur ses pas, pour n'avoir pas l'air de céder à une pression qui l'humilie. Il confesse l'amant qui manque de réserve dans ses confidences trop faciles. Alors le replâtrage matrimonial s'impose, qui amène la rupture fatale entre Thérèse et Rivolet, dont le cœur se déchire à l'idée de renoncer à la femme qu'il aime très sincèrement, celle qui est son premier, son véritable, et sera peut-être son seul amour. Comme il le dit douloureusement : « J'ai fini ma carrière d'amoureux, c'est mon rôle d'amant qui commence ! » Il crierait volontiers, comme Rodolphe dans *la Vie de Bohème :* « O ma jeunesse, c'est vous que l'on enterre ! »

Cette pièce, qui rappelle, avec une psychologie plus menue, *l'Ami des Femmes* de Dumas, tout au moins dans sa contexture, est bien jouée par Grand, convaincu, ardent et jeune, dans le personnage de Rivolet ; par Antoine, raisonneur et bonhomme, dans celui de l'avoué Marivon, où, sans le savoir, il a reproduit exactement le masque de feu Eugène Labiche ; par Dumény et Mademoiselle Rolly, dans les rôles moindres de M. et Madame Valantin, le ménage cahoté.

Au théâtre Sarah-Bernhardt, on a joué *Werther*, drame nouveau en cinq actes, de M. Pierre Decourcelle. L'idée était singulière, et la pièce, bien qu'habilement faite, a eu fortune médiocre. Le roman de *Werther* est un de ceux qui inspirèrent le plus d'œuvres dramatiques, c'est celui qui me paraît le moins propre à prendre la forme théâtrale. Ça n'est qu'une idylle passionnée qui se termine tragiquement, avec une seule situation, toujours la même, qui n'est, comme l'écrivit Gœthe lui-même, que « le sentiment d'un désaccord pénible entre le cœur de l'homme et la réalité ». L'étude psychologique est purement contemplative, et, toute de description, elle se complique de vagues incidents d'une monotonie désespérante. Si le suicide du héros n'y mettait un terme, cela pourrait continuer indéfiniment, comme ces vis sans fin qui tournent et retournent indéfiniment sur elles-mêmes.

Le roman de *Werther* parut en 1774, le poète avait vingt-quatre ans quand il publia cette manière d'autobiographie, pour laquelle il trouva un dénouement dans la mort tragique d'un de ses camarades de Vetzlar, l'attaché d'ambassade Jérusalem, qui se suicida, par désespoir d'amour. Peu d'ouvrages ont eu un succès comparable à celui du roman de Gœthe. Il fut traduit en toutes les langues, il entassa éditions sur éditions, mit le suicide à la mode et donna le « ton » à la jeunesse du dernier quart du XVIIIe siècle et du premier quart du XIXe. On s'habilla à la Werther, il y eut des redingotes, des gilets, des bottes, des chapeaux, des coupes de cheveux à la Werther, et, ce qui fut plus grave, des suicides à la Werther. Mais jamais le théâtre n'a connu le succès « à la Werther ». J'excepte, bien entendu, l'œuvre musicale de Massenet, où la sauce fit passer le poisson. Je ne crois pas que le drame genre Kotzebüe, que M. Pierre Decourcelle a extrait du roman, malgré sa mise en scène très soignée et son interprétation excellente, puisse donner un démenti aux précédents, et ce sera, je le crains, une unité de plus à ajouter à l'hécatombe. Madame Sarah Bernhardt jouait le rôle de Werther, elle en a fait une figure de mélancolie touchante et de tendresse passionnée ; c'est une création intéressante à ajouter aux autres, bien que le personnage, fatalement déclamatoire et monotone, n'ait ni la fatalité d'Hamlet, ni la passion haineuse de Lorenzaccio, ni l'héroïsme de l'Aiglon, et qu'il soit de poésie vague et brumeuse. Mademoiselle Blanche Dufrène est une Charlotte émue et séduisante, c'est la Charlotte blonde de la réalité, car Gœthe a déguisé celle du roman en Charlotte brune, aux yeux noirs, ce qui semble une anomalie, étant donné le caractère de l'héroïne.

Au théâtre du Palais-Royal, on a fait la reprise de *Tricoche et Cacolet*, une des fantaisies les plus amusantes du répertoire de Meilhac et Halévy, où la fantaisie ne se marchande guère. La première représentation date du lendemain de la guerre, elle fut donnée le 6 décembre 1871. Le succès fut très grand. Certes, la pièce était amusante, mais elle bénéficia quand même de la détente qui suivit l'Année terrible et de l'intense besoin de s' « amuser », qui fut, pendant quelques mois, la caractéristique de l'époque. Les deux comédiens qui représentèrent les principaux personnages ne contribuèrent pas non plus médio-



Cliché Cautin & Berger.

Mlle LOUISE BALTHY

BALTHY-COLIS

ATHÉNÉE-COMIQUE

crement au succès. Ils firent des deux agents interlopes, Tricoche et Cacolet, tellement leur création personnelle, qu'on a souvent hésité à reprendre la pièce, faute d'interprètes. Brasseur et Gil-Pérez avaient un talent inimitable en l'art de se « camoufler », c'est le mot qui synthétise, chez les agents de police, l'action de se déguiser et de prendre des formes diverses. Frégoli a battu le record de la rapidité, mais personne, pas même le célèbre artiste italien, ne s'est approché des deux comiques du Palais-Royal, au point de vue du pittoresque de la transformation et du comique de la physionomie. *Tricoche et Cacolet* a été l'expression la plus absolue de « la pièce à tiroirs », c'est ainsi que s'appelle ce genre de vaudeville.

On ne peut lire la distribution de 1871 sans une certaine tristesse, car je crois que tous les comédiens qui créèrent la pièce, il y a trente-deux ans, ont disparu, et avec eux disparut aussi le genre d'un théâtre particulier, diffficile à jouer aujourd'hui, faute de « fantaisie ». Brasseur était étonnant dans Tricoche; il excellait, d'ailleurs, dans ces rôles à transformations, se faisant, à volonté, Charlet ou Daumier, tour à tour grognard en demi-solde ou prêteur à la petite semaine. A côté de lui, Gil-Pérez, en Cacolet, n'était pas moins original, peut-être encore plus personnel. Ce fut un singulier comédien, ce petit homme au regard étrange, à la voix chantante, avec ses yeux en boules de loto, sa grande bouche, ses airs effarés et le ton monotone, sur lequel il débitait mille propos burlesques, avec une sincérité qui prenait les plus rebelles et amenait le rire irrésistible. Il y avait de la folie dans sa manière, mais une folie convaincue, un sang-froid de pince-sans-rire. Le plus curieux c'est que, dans la vie, il continuait, obstinément, le personnage qu'il jouait au théâtre. Il le continua même jusqu'à la vraie folie, inclusivement, puisqu'il mourut au cabanon de l'aliéné. Quand j'y pense, je me demande parfois s'il ne fut pas fou toute sa vie sans qu'on s'en soit aperçu, sans qu'il s'en soit aperçu lui-même.

Bien qu'elle ait un peu vieilli, la comédie de Meilhac et Halévy a paru encore très amusante, et le public a trouvé plaisir à revoir ces deux types légendaires qui ont pris une allure ancestrale, et qu'il a salué de ses rires sympathiques, comme il eût fait pour de vieilles connaissances. L'interprétation est suffisante, sans avoir l'éclat de celle d'antan. Je n'aurai pas la cruauté de comparer les interprètes d'aujourd'hui à ceux d'autrefois, qui ont pris de loin des statures héroïques. Disons que Lamy (Cacolet) et Galipaux (Tricoche) ne sont pas des héritiers indignes. Quant à Raymond, il est parfait dans le rôle du Duc Émile, où ses réticences cocasses et ses naïvetés burlesques s'adaptent merveilleusement; il en a fait un type de bonne comédie.

A l'Odéon, nous nous trouvons en présence d'une œuvre importante, une pièce en quatre actes, d'après Balzac, par M. Émile Fabre, l'auteur de *la Vie publique*, une pièce jouée, l'année dernière, sur la scène de la Renaissance et dont j'ai eu occasion de dire tout le bien que j'en pensais. Balzac, dans les *Scènes de la Vie de Province*, a compris deux romans admirables, un chef-d'œuvre en deux parties, *les Deux Frères* et *Un Ménage de Garçon*, lesquels sont devenus, dans « l'édition définitive », *la Rabouilleuse*. C'est de ce roman que l'auteur dramatique a tiré sa pièce, ou, pour mieux parler, qu'il a extrait à la fois la situation principale de son drame et les personnages qu'il y fait évoluer. Il en a construit un « tout » à sa volonté, en restreignant la grande épopée, qu'il amoindrit et resserre, pour la contenir entre les portants d'un théâtre, en la faisant vivre par un dialogue ferme, précis, dans lequel il a incrusté ce qu'il a trouvé à sa convenance dans l'œuvre maîtresse. Puis, comme il fallait dénouer, il a inventé un dénouement qui a le tort de faire verser dans le mélodrame, une pièce très solide jusque-là, et qui restait dans le ton de la comédie, quelque chose comme une *aventurière* embourgeoisée, mouvementée et pittoresque.

Quatre personnages principaux mènent le drame. C'est, d'abord, Philippe Bridau, ce type gravé au burin aigu par Balzac, figure de soudard sans scrupule, le colonel demi-solde, brave comme une brute, violent, casseur, rusé, ambitieux, sans conscience. En regard de celui-là, le commandant Maxence Gilet, autre demi-solde, autrement mais non moins méprisable, le beau garçon aimé des femmes, miroir à... alouettes, de ceux à qui « les lits de plume donnent des rentes ». Puis le vieux père Rouget, le bonhomme demi-gâteux, le célibataire paillard dominé par un amour sénile, ne sachant défendre que son argent et sa « Rabouilleuse »; enfin, celle-ci, la belle fille dominatrice, mignarde, féline, féroce, qui mène le vieillard et le pétrit comme une cire, insensible à tout, mais férue d'amour pour ce mâle qu'est le commandant Maxence Gilet; — par parenthèse, si vous voulez savoir ce que c'est qu'une « rabouilleuse », je vous dirai qu'on appelle ainsi, selon Balzac, la pêcheuse d'écrevisses (celle-ci est aussi la pécheresse) qui va « rabouillant » l'eau du ruisseau, à coups de branche feuillue, pour rabattre son gibier à pinces, sur les pièges tendus. — L'action du drame est celle du roman, la lutte autour du trésor du bonhomme Rouget, que convoitent son neveu, le soudard Philippe Bridau et la « Rabouilleuse » Flore Brazier, doublée de son amant, le beau Maxence Gilet, Max, par abréviation familière, qui accepte volontiers que l'amour rapporte. Elle est âpre et terrible, cette lutte dont le drame nous conte les sinuosités, et se termine par un duel au sabre entre les deux « demi-solde », Philippe Bridau et Maxence, à la suite de la provocation échangée au banquet des débris impériaux, donné le 2 décembre, le jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz. Le duel, il est raconté, tout au long, dans le roman. Les péripéties en sont saisissantes, c'est un des récits les plus dramatiques que je connaisse. Chez Balzac, Max est tué raide, d'un coup de revers, qui lui fend le crâne. Il n'était qu'un incident dans l'aventure, le beau Max, car c'est la monographie de Bridau que poursuit le romancier, et il le mène jusqu'à sa mort, à travers trois règnes successifs. L'auteur du drame ne pouvait avoir tant d'ambition, il fallait clore son action au quatrième acte, c'est ce qu'il a fait, en imaginant une agonie pour Max, suivie de la vengeance de la « Rabouilleuse ». La belle Flore, qui ne peut supporter que la mort de son amant soit impunie et que Philippe mette la main sur le magot du vieux Rouget, fait assassiner le soudard triomphant par un soldat corse, le nommé Ors'anto, qui était l'ordonnance de Max, son âme damnée, et qui poignarde celui qui a tué son officier. L'hypothèse, un peu forcée, un peu mélodramatique, vaut ce qu'elle vaut, elle a toujours le mérite de clore le drame et de lui fournir l'indispensable dénouement.

Le nouveau drame de l'Odéon, bien monté comme décors et costumes, est joué avec un bon ensemble par Gémier, très réel dans le rôle de Philippe Bridau, où, toutefois, il manque un peu de carrure physique; Janvier, excellent dans le père Rouget; Dorival, qui donne bien l'aspect du beau Max, type de beau mâle que doit fatalement aimer la « Rabouilleuse », Bouthors, Albert Lambert, Coste, Decœur, Siblot, Vargas, Mesdames Bonnet et Dehon. — Quant à Madame Mégard, elle a donné une silhouette exquise à Flore Brazier, la créature inconsciente et séduisante, restée quand même la batteuse du ruisseau aux écrevisses.

A relater, pour être complet dans cette « histoire du théâtre », l'incident des Capucines, où le comédien Gémier, étant en scène, a cru devoir faire part au public de ses démêlés avec la direction. L'incident a fait scandale, et le directeur assigne correctionnellement le comédien en 25,000 francs de dommages et intérêts. Il est certain que, qu'il fut fondé ou non dans son grief, Gémier n'avait pas le droit de parler aux spectateurs. S'il en était autrement, comme ceux-ci pourraient répondre, une représentation théâtrale deviendrait trop aisément une réunion publique. Sur ce point, le droit, l'usage, le sens commun et la convenance sont d'accord. Au temps jadis, cette incartade eût valu au délinquant un séjour au fort l'Evêque. Le tribunal, dont le jugement fera jurisprudence, dira le tarif d'aujourd'hui.

A Monte-Carlo, on a célébré le centenaire de la naissance de Berlioz par une représentation solennelle de *la Damnation de Faust*, célébration faite en avance, car le grand compositeur est né le 11 décembre 1803; on a donné un coup de pouce au calendrier, en vertu du proverbe à créer: « Mieux vaut trop tôt que jamais ! »

FÉLIX DUQUESNEL.



Cliché Boyer.

Mlle MARTHE BRANDÈS. — Rôle de *Lonise*. — *LA VASSALE*. — COMÉDIE-FRANÇAISE

Mademoiselle Marthe Brandès

Il y a de cela quelque quinze ou seize ans, — quand on parle d'une femme, en remontant dans le passé, il y a galanterie à ne jamais donner de date précise, — donc, il y a quelque quinze ans, à la tombée du jour, vers la fin du mois de juillet, je rencontrai mon ami Alexandre Dumas, qui sortait du Conservatoire de musique et de déclamation. Il y avait eu, ce jour-là, concours de tragédie et comédie. Depuis bien des années, l'auteur de *la Dame aux Camélias* faisait partie du jury d'examen. Il apportait une admirable conscience dans l'accomplissement de ce mandat volontaire, et, pour rien au monde, il n'eût manqué la séance de concours. Chez lui, cette conscience se doublait d'une certaine curiosité psychologique, l'analyste aigu qu'il était, trouvait là une occasion d'exercer sa perspicacité. Il tirait volontiers des horoscopes, et rarement, j'en dois convenir, sa sagacité fut mise en défaut. Il jugeait la qualité de chacun, appréciait son tempérament, sa nature, indiquait son avenir probable avec une étonnante sûreté de coup d'œil. Il le faisait, le plus souvent, en termes humouristiques, avec une verve déchaînée qui réjouissait ses collègues du jury, dans la salle des délibérations, où ses boutades fournissaient des intermèdes joyeux, en cette journée fatigante et maussade. Ceux qui ont eu la chance de siéger avec lui, — ils sont peu nombreux aujourd'hui, — ne sauraient l'avoir oublié. Donc, ce jour-là, il faisait une chaleur torride, et pendant dix heures d'horloge, Alexandre Dumas avait gratiné sous la coupole. Aussi, se tenait-il debout, accablé, devant la porte qui donne sur le faubourg Poissonnière, s'épongeant à plein mouchoir.

« Eh bien, lui dis-je, vous sortez du concours ?

— Oui ! et quelle chaleur ! en voilà une séance, les gredins en ont-ils débité de la prose et des vers..., ils ne nous ont pas fait grâce d'un seul « pied », il y en a même qui en ont ajouté.

— Et êtes-vous satisfait ? la moyenne des études...

— Mon cher, la moyenne est toujours la même, et il n'en saurait être autrement. Le Conservatoire donne, tous les ans, ce qu'il peut donner, et il ne faut pas lui en demander davantage. Il n'a à produire que des élèves dégrossis, rien de plus. Les professeurs savent leur métier, c'est l'essentiel, ils enseignent à leurs élèves les éléments du théâtre, c'est tout ce qu'ils ont à faire. Je sais bien qu'ils leur transmettent aussi leurs « tics », que les élèves de Delaunay parlent du nez; que ceux de Got hachent les phrases en tronçons; et que ceux de Maubant pontifient solennellement, en disant *Médéme* pour *Madame*... Mais qu'importe, ils perdront les tics, alors qu'ils conserveront encore les éléments de l'enseignement qu'on leur aura donné, quand ils prendront leur forme et leur originalité personnelles. »

Il avait des théories particulières sur le Conservatoire qu'il défendait volontiers, et quand il enfourchait ce « dada », il se laissait aller au temps du galop.



Cliché Boyer.

Mlle MARTHE BRANDÈS
Rôle d'*Hélène*. — *GROSSE FORTUNE*
COMÉDIE-FRANÇAISE



Cliché Reutlinger.

Mlle MARTHE BRANDÈS

Rôle d'Elmire. — *TARTUFFE.* — COMÉDIE-FRANÇAISE

Je l'interrompis et lui dis, en faisant les cent pas vers le boulevard :

« Est-ce que vous êtes encore à Paris par une chaleur pareille ?

— Pas du tout, je suis arrivé de Puits hier soir, tous les miens y sont. Je suis venu tout exprès pour le concours, et repars demain matin.

— Alors nous dînons ensemble, si ça vous va ?

— Parfaitement... Je vais jusque chez moi faire les ablutions nécessaires, et je vous rejoins dans une demi-heure..., mais où ?

— Au café Anglais...

— Entendu, alors ce sera nuit de débauche !

— Comme à la *Tour de Nesle !*

— A tout à l'heure. »

Il héla une voiture et partit pour l'avenue de Villiers où il habitait alors.

A huit heures et demie nous nous mettions à table et reprenions, dès le potage, la conversation interrompue.

« Voyez-vous, mon cher ami, — continua-t-il, — les élèves c'est de la pâte, quand ils sortent du Conservatoire on leur a mis du « levain », ils n'ont plus qu'à lever..., seulement tous ne lèvent pas, il y en a qui restent en route. Ceux qui lèvent, c'est ceux qui ont des natures, des tempéraments.

— Et cette année, avez-vous trouvé quelque sujet ?

— Certes...

— Qui cela ?

— Une femme, qui sera certainement une comédienne, si on sait l'employer.

— Vous l'appelez ?

— Marthe Brandès.

— Est-elle jolie ?

— Elle est pire ! — fit il en riant, — vous me comprenez, n'est-ce pas ? C'est une jeune fille douée, élégante, bien prise, à peine formée, un roseau. Il y a de l'Orient dans sa figure, qui semble un masque japonais, mais un masque éclairé d'un charme mystérieux ; ses yeux sont expressifs, ils brûlent de fièvre. On sent battre un cœur dans cette poitrine à peine gonflée, il y a un tempérament dans ce corps frêle, une volonté ferme sous ce front d'ivoire. Bref, c'est quelqu'un. Elle a concouru dans une scène de *la Princesse Georges*, un vrai casse-cou ce rôle, et, depuis Desclée, c'est la première fois qu'une comédienne m'a donné la sensation que m'a fait éprouver celle-ci. Ces messieurs lui ont marchandé le premier prix, sous prétexte que sa voix était cassante et qu'il y avait des « trous »... ; parbleu, sa voix, elle n'est pas faite, elle se fera par l'exercice. Je ne déteste pas, d'ailleurs, pour mon compte, ce voile dont elle se recouvre parfois, ça n'a rien de déplaisant, au contraire, il y a même dans le son quelque chose de mélancolique qui séduit l'oreille. Moi, je me suis démené, et nous avons décroché notre premier prix... C'était justice.

— Et que sait-elle faire votre comédienne ?

— Pas grand'chose, quant à présent. Je parle au point de vue métier, mais elle a pour elle tout ce que donne la nature, tout ce qui ne s'acquiert pas, les qualités, et en plus, beaucoup d'intelligence et un foyer... qui brûle à plein feu. Elle n'a plus qu'à apprendre, et ça, ça n'est rien. Par exemple, il ne faut pas se tromper avec elle, et la diriger de travers. Ça n'est pas une classique, et je crois qu'elle n'a rien à faire avec les raisonneuses de l'ancien répertoire. Je ne la vois, ni dans Elmire, ni dans Célimène, elle a trop de passion en réserve pour ces figures figées, c'est une moderne, mieux encore, c'est une Parisienne, et c'est dans le moderne qu'il faut la tenir. Perrin a fait la grimace. Je crois qu'il ne l'a pas comprise, en tout cas, il n'a pas envie de la prendre, et moi j'en suis fort aise. J'ai demandé à Deslandes de l'engager au Vaudeville. C'est convenu, elle y débutera cet automne, dans *Diane de Lys*. Le rôle est un peu neurasthénique, ça doit lui aller comme un gant ! »

L'horoscope tiré par Dumas s'est vérifié point par point et, en rappelant au souvenir de ma mémoire, notre conversation, il m'a semblé que j'avais tracé le portrait le plus ressemblant de la comédienne dont j'esquisse aujourd'hui la carrière artistique. C'est, en effet, par le rôle de Diane qu'elle débuta au Vaudeville, où elle fit sa première étape sur la route du théâtre.



Cliché Camus.

Mlle MARTHE BRANDES
Rôle du *Prince*. — *ÉDUCATION DE PRINCE*
CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

Le drame, ou plutôt la « pièce » de *Diane de Lys*, car Dumas a toujours répugné au mot drame, n'est pas une des meilleures de son répertoire, c'est une refonte inconsciente de l'*Antony* paternel. *Antony* avait été la mise à la scène d'une aventure personnelle du père, comme *Diane de Lys* fut la « dramatisation » d'une aventure galante du fils. Tous deux se complurent dans la lecture en public, d'un chapitre d'autobiographie. Ces sortes de pièces sont d'ordinaire assez médiocres, et ne vivent que leurs heures d'actualité. Quand *Diane de Lys*, qui datait de 1856, fut reprise, après trente ans, au Vaudeville, elle parut vieillotte et démodée ; la débutante n'y réussit qu'à demi. Elle y sembla inégale, inexpérimentée ; le rôle est complexe et difficile ; la pièce resta peu de temps sur l'affiche. Pendant les dix-huit mois qu'elle passa au Vaudeville, Marthe Brandès n'eut pas la chance d'heureuses rencontres, et prêta sa collaboration, comme comédienne, à des chutes et à des succès médiocres, tels *le 15e Hussards*, une comédie-drame d'Alphonse Delaunay, dont elle créa le rôle principal à côté d'Adolphe Dupuis ; *Monsieur de Mora*, du pauvre Ed. Tarbé, qui eut une chute éclatante ; *René*,



Cliché Camus.

Mlle MARTHE BRANDÈS
Rôle de *Diane*. — *DIANE DE LYS*. — VAUDEVILLE

d'Ém. Zola, une pièce étrange, pesante, incomplète. Elle traversa ces infortunes dramatiques, à la façon de la salamandre qui traverse les flammes sans se brûler, c'est-à-dire qu'elle se fit remarquer, quand même, par son originalité d'exécution et la passion de son jeu. Elle parut intéressante, et fut celle à qui l'opinion publique souhaitait le « bon rôle », celui qui met hors de pair. Ce bon rôle, elle faillit même l'avoir, du moins elle eut le très grand succès personnel dans *Georgette*, de Victorien Sardou, qu'elle joua avec Aimée Tessandier et Ad. Dupuis. Si la pièce ne réussit qu'à demi, la comédienne tira son épingle du jeu, et s'affirma mieux encore dans *Gerfaut*, le drame qu'Émile Moreau avait assez habilement extrait du roman de Charles de Bernard.

Ce passage au Vaudeville avait assez justifié les espérances d'Alex. Dumas, pour permettre à celui-ci de poursuivre sa campagne en faveur de l'élève du Conservatoire, et obtenir son engagement à la Comédie-Française, où elle débuta, en effet, par le rôle de « Francillon ». Dumas, qui la suivait toujours, ne voulant pas en avoir le démenti, lui avait distribué ce rôle. Ce premier séjour dans la Maison de Molière fut laborieusement occupé, ce furent, d'abord dans la tragédie *Andromaque* (rôle d'Andromaque) et *Iphigénie* (rôle d'Éryphile), pour ses débuts classiques; puis dans le répertoire moderne, *la Princesse Georges; Henri III* (le rôle de la duchesse de Guise); *le Passant* (Sylvia); *Hernani* (Doña Sol); *l'Étrangère* (Mistress Clarkson que, depuis le départ de Sarah Bernhardt, personne ne joua mieux qu'elle).

Après la laborieuse campagne qui avait duré quatre ans environ, le sociétariat n'étant pas venu, la comédienne un peu nerveuse, n'ayant eu en somme que des reprises, sans trouver l'occasion de la création qu'elle cherchait, reprit la clef des champs, et rentra au Vaudeville, où elle ne fit que passer. Le Vaudeville, d'ailleurs, traversait alors une phase indécise, il y avait, comme l'on dit, du « flottement », on y cherchait, sans trouver. Dans cette période, nous revoyons Marthe Brandès en diverses créations heureuses pour elle, mais en des pièces qui eurent fortune médiocre, *Liliane*, de Champsaur; *Hedda-Gabler*, d'Ibsen; *Hélène*, de Paul Delair, mélodrame indigeste, que Coquelin prétendait être un chef-d'œuvre, et qui fit piteuse figure, malgré une curieuse partition de scène, d'André Messager, enfin *les Paroles restent...*, de Paul Hervieu.

Après cette année d'exil, ce fut la rentrée à la Comédie-Française, où elle eut à suivre la filière, rendant de grands services, jouant beaucoup, jouant de tout, comme l'artiste qui cherche sa voie. Je ne trouve guère à citer, dans les rôles du répertoire, que la Reine doña Maria de Neubourg, de *Ruy-*



Cliché Chalot.

Mlle MARTHE BRANDÈS
Rôle de *Pierrot*. — *PIERROT POSTHUME*
CERCLE DE L'UNION ARTISTIQUE

Blas, où la comédienne fut intéressante, surtout en la partie dramatique, et Elmire de *Tartuffe*, où elle manqua d'ampleur, trop jeune pour un rôle déjà relativement marqué, trop passionnée pour être cette bourgeoise raisonneuse et sereine; et dans le répertoire moderne que ceux de *l'Amour brode*, une pièce de François de Curel, qui n'eut pas de lendemain ; *Cabotins*, la dernière grande pièce d'Éd. Pailleron; *la Vassale*, de J. Case. — Je cite au hasard de la mémoire, — *Grosse Fortune*, de Henri Meilhac; *Catherine*, de Henri Lavedan; *Patrie*, où elle ne réussit pas dans le rôle ingrat de Dolorès, qui convenait si peu à sa nature. Le sociétariat vint par la force des choses, mais presque lentement, parce qu'on n'utilisait pas l'artiste dans l'emploi qui était vraiment le sien, et où elle s'est installée supérieure, du premier coup, dès que l'occasion s'est présentée.

C'est dans la pièce vraiment moderne que la comédienne a pu témoigner sa maîtrise. On l'avait entrevue dans *l'Étrangère*, on la vit mieux encore dans *le Demi-Monde*, car elle a parcouru le cycle des œuvres dramatiques d'Alex. Dumas, et elle le lui devait bien. Elle fut très curieuse dans la baronne d'Ange, mais ce n'était là encore qu'une reprise, comme fut *l'Étincelle*, où elle se montra exquise. Ce qu'il fallait, c'était une création où elle fût maîtresse d'elle-même, point asservie par d'inévitables souvenirs et d'importunes comparaisons. Ce fut Paul Hervieu qui lui fournit l'occasion de montrer enfin ce qu'elle était, ce qu'elle pouvait faire, alors que depuis longtemps on n'avait pu que le pressentir. Dans *les Tenailles*, son succès fut très grand. Il étonna certains qui pouvaient croire la comédienne « classée » — ainsi que cela arrive souvent dans cet étouffoir de la Comédie-Française, où l'avancement n'est parfois que bureaucratique. — Elle enchanta les autres, ceux qui, comme moi, savaient et... attendaient.



Cliché Reutlinger.

Mlle MARTHE BRANDÈS
Rôle de *Dominique*. — *LE PASSÉ*. — COMÉDIE-FRANÇAISE

Les Tenailles avaient été la première étape, *l'Énigme* fut la seconde, mais hélas, à plusieurs années de distance, après les cruautés de l'attente. Ce drame condensé, rapide, sec, violent, qui vous tient en haleine, jusqu'à l'explosion, était d'interprétation difficile, et on peut bien dire que le sort de son exécution résidait en ce duo de rôles de femmes, entre lesquelles flotte le mot de l'énigme que l'auditeur ne doit connaître qu'à l'extrême fin, par le cri d'angoisse échappé à l'une d'elles. Il fallait donc trouver « l'attelage ». Mademoiselle Bartet jouant Léonore, il n'y avait que Mademoiselle Brandès qui pût jouer Giselle. Ce n'est pas mince éloge à faire, que de dire que chacune d'elles a été digne de l'autre. Voici, d'ailleurs, en quels termes je m'exprimais alors sur notre comédienne, dans ma critique du 6 novembre 1901, celle-ci parue le lendemain de la première représentation : « Mademoiselle Marthe Brandès mérite aussi d'être nommée; elle a été de naturel parfait dans le rôle de Giselle, qu'elle a tenu sans défaillance, sans faiblesse, donnant une note différente de celle de Mademoiselle Bartet, mais sans infériorité. Sa voix avait pris de la sonorité dans cette lutte de deux talents, et elle a détaillé avec une finesse de grande sincérité son couplet du premier acte, très suggestif, puisqu'il est le point d'appui de la méprise sur laquelle reposent les deux actes foudroyants du drame, et joué la grande scène du deuxième, avec une belle indignation douloureuse, c'est un sérieux succès pour elle... »

Mais toutes ces créations n'avaient été pour Marthe Brandès qu'une sorte de préface, et c'est avec le rôle de Dominique, dans la reprise du *Passé* de Georges de Porto-Riche, que la vaillante comédienne a vraiment donné la mesure de ses qualités et de son talent. Et c'est un art bien singulier que celui du théâtre, où l'on obtient parfois, en une seule soirée, plus de résultats qu'en dix années de luttes et de travaux !

Ce *Passé*, voilà une pièce dont la destinée fut étrange, puisque c'est après avoir erré bien longtemps, qu'elle est enfin entrée, bien par hasard, à la Comédie, grâce à une sorte de marché de « compensation », — en échange d'*Amoureuse* du même auteur, devant la reprise de laquelle on se cabrait rue de Richelieu, faute d'interprète. — *Le Passé* avait échoué à peu près à l'Odéon, avec une interprétation détestable, et la pièce avait succombé sous les comédiens. Au Théâtre-Français elle parut se trouver chez elle, dans sa maison. Il est vrai qu'en lui faisant passer l'eau, l'auteur l'avait perfectionnée, l'allégeant d'un acte inutile. Le succès fut très grand. Ce succès, il ne fut pas dû seulement au mérite de l'œuvre, mais aussi à ce fait que l'auteur trouvait, à la Comédie, l'interprète rêvée, celle à laquelle on ne songeait pas, et pour qui le rôle de l'héroïne, qui est toute l'action du drame, semblait avoir été fait sur mesure, tant il se précisait à sa forme humaine, tant il s'adaptait aux qualités de son talent. La rencontre fut une bonne fortune pour tous deux, le public en a profité.

J'avais, depuis l'Odéon, mon opinion faite sur le rôle de Dominique Brienne, de création vraiment unique, et m'étais demandé souvent, sans pouvoir me répondre, quelle était la comédienne, dans le cycle actuel, qui pouvait le jouer? Le rôle a trouvé en Mademoiselle Brandès l'interprète vraie, la seule peut-être pouvant en faire saillir les oppositions, présenter les faces multiples. Les comédiens rencontrent dans leur existence de théâtre, un rôle où ils s'incarnent et donnent la mesure extrême de ce qu'ils peuvent faire de mieux. Je crois que le 2 juillet 1902, Mademoiselle Brandès a trouvé son vrai rôle, celui qu'elle cherche depuis ses débuts.

« Autant je l'aime peu dans les personnages de coloris et de convention où elle force sa note, — ainsi écrivais-je alors, et je cite à dessein ce fragment qui, je crois, résume bien ce que fit la comédienne en cette création, — autant je la trouve parfaite dans cette figure bien moderne, d'un modernisme qui sied à sa nature, et son expression du visage d'une pittoresque originalité, plutôt que de beauté régulière, exprime merveilleusement le charme de soleil couchant, la séduction de cette femme jeune encore, qui a déjà un passé, et sent l'approche d'un déclin. Elle en dit les regrets, les amertumes, avec des accents mouillés de larmes, elle a des ressauts de passion, des réveils de cendre chaude, des sourires tristes, des mélancolies d'une vérité sai-

sissante. Elle m'a rappelé, parfois, le souvenir de Desclée, et si j'excepte Eleonora Duse, qui serait, — elle aussi, — une admirable Dominique Brienne, — n'a-t-elle pas ou ne va-t-elle pas jouer ce rôle? — Personne, je crois, n'aurait pu faire ce qu'a fait Mademoiselle Marthe Brandès, qui a trouvé là l'occasion unique d'un idéal réalisé. »

Ce rôle de Dominique Brienne, non seulement il s'adaptait merveilleusement aux qualités de théâtre de l'artiste, mais encore il semble qu'il y ait eu pour lui les affinités de la femme. Cette Dominique Brienne, raisonneuse et raisonnable, charmante, d'un charme sérieux, éprise d'art, et se confinant en sa passion idéale, camarade adorable, d'une franchise exquise, mais un peu méfiante dans ses abandons, c'est tout à fait Marthe Brandès, et je ne serai pas démenti par ceux à qui elle donne son amitié.

Je lui demandais un jour, curieux par profession, comment elle était entrée au théâtre? ce qui l'y avait attirée? enfin quelle était l'origine de sa vocation?

« Ma foi, je ne sais guère, — m'a-t-elle répondu, — le hasard y est pour beaucoup, et plus encore la passion de l'art, des arts, de tous les arts. Je suis née artiste avec la vocation générale de l'art, c'est plus tard, seulement, que ma passion s'est spécialisée sur le théâtre. Je suis de famille bourgeoise. J'ai même été bien élevée, — a-t-elle ajouté en riant, — mais élevée libre, sans contrainte, on m'a laissé la liberté d'aller où m'entraînait mon goût, mon caprice, si vous le préférez. Ç'a été d'abord la musique. J'en ai fait beaucoup et ne suis pas mauvaise musicienne. Ensuite, la peinture, j'ai travaillé à l'atelier Julian. — Nous avons toutes travaillé à l'atelier Julian. — J'ai même fait de la sculpture, et mon pouce s'est habitué à pétrir la glaise. J'allais un peu de l'un à l'autre, j'aimais tout ce qui était art. Un jour un de nos amis a dit: « Pourquoi ne ferait-elle pas du théâtre? » — En parlant ainsi, il ouvrit une voie nouvelle à ma curiosité, et me suggéra une soif que je n'avais pas encore. Au fait, me dis-je, pourquoi ne ferais-je pas du théâtre?... et j'ai fait du théâtre. J'ai travaillé, les difficultés premières m'ont excitée, je me suis passionnée d'une passion qui a dominé les autres. J'ai lâché le pinceau et la glaise, j'ai fermé mon piano, et, tout entière, le théâtre m'a prise. De toutes les vocations d'art, c'est la plus impérieuse, la plus absorbante et, sans regret, avec fureur même, je me suis livrée au Minotaure. Hélas! j'ai souffert, j'ai piaffé, j'ai attendu, j'ai failli être dévorée comme tant d'autres. Mais le monstre a fini par avoir pitié, et je crois que me voici hors de peine! »

Cliché Chalot.

Mlle MARTHE BRANDÈS
Rôle de *Francillon*. — *FRANCILLON*. — COMÉDIE-FRANÇAISE

Hors de peine! peut-être pas encore tout à fait, puisqu'aujourd'hui, se dresse un nouvel obstacle sur la route de la comédienne, qui s'est reprise au tournant du chemin. Je vous ai conté l'incident, le « cas », comme l'on dit, je le rappelle rapidement ici: Mademoiselle Brandès, malgré une carrière très remplie, environ douze ans de séjour à la Comédie, n'était encore que sociétaire à sept douzièmes de part. « J'estime, — a-t-elle dit, — cette année, qu'après ce que j'ai fait, surtout en ces derniers temps, après les services rendus et les succès obtenus, en considération de la place que je tiens ici, j'ai droit, autant que personne, à être sociétaire à part entière; si vous ne m'accordez pas la justice que je vous demande, je me retire. » — Aussitôt grand émoi dans la Maison; le comité se réunit, on accéderait volontiers au désir exprimé, mais cette augmentation de cinq douzièmes d'un seul coup excède le droit. Le décret de Moscou, la charte qui régit la Comédie, n'autorise que l'augmentation d'un *douzième* chaque année; on s'excuse, le décret vit encore, on ne saurait le violer; on en référera au Ministre, souverain en la matière qui, lui, peut tout, à sa volonté. Le Ministre consent à marquer *deux* crans au lieu d'*un*, il ne veut pas faire plus. — Adieu! dit la comédienne, qui s'en va à l'anglaise, discrètement, sans claquer les portes, mais s'en vient signer un engagement au théâtre de la Renaissance, chez Guitry, lui aussi presque transfuge de la Comédie.

Les choses en sont là. On prépare les foudres judiciaires, le papier timbré va remplacer le papier à lettre, avec formules de procédure, au lieu de formules de politesse: « Vos foudres sont éventées, — dit la comédienne, — depuis que Coquelin a soufflé dessus. Votre décret n'a plus de dents, il faudrait lui poser un râtelier neuf. Et d'ailleurs, peut-on imposer aux comédiens des vœux éternels, alors qu'on conteste la légalité de la pérennité des vœux pour les moines?... je ne faisais rien ou presque rien à la Comédie, j'y séchais sur pied... or, je veux vivre!... D'ailleurs, avant une solution, quels torrents d'eau couleront sous le pont!!! »

Il est des gens qui gémissent en disant: « la Comédie perd un de ses meilleurs atouts! »

D'autres disent: « elle a bien fait, elle, comédienne ardente, de quitter cette Maison où tout est administratif et bureaucratique!! »

Je dis moi: « je ne sais! » « qu'en sait-on?.. »

Les formules dubitatives sont les plus sages, et c'est l'avenir qui se chargera de répondre.

FÉLIX DUQUESNEL.

Cliché Boyer.

HERMIONE (Mme Sarah Bernhardt) CLÉONE (Mlle J. Méa)

ACTE II

HERMIONE : ... *Mais si l'ingrat rentrait dans son devoir,*
Si la foi dans son cœur retrouvait quelque place,
S'il venait à mes pieds me demander sa grâce,
Si sous mes lois, Amour, tu pouvais l'engager...

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

Andromaque

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, DE RACINE



Les amateurs d'art classique, qui sont beaucoup plus nombreux qu'on ne pense, même parmi les gens qui n'ont plus l'âge heureux où l'on vient écouter la tragédie en vue du baccalauréat, les amateurs d'art classique devront à Madame Sarah Bernhardt une reconnaissance infinie ; car elle aura fait vivre à leurs yeux les héroïnes tragiques avec une puissance et une beauté d'attitudes et de lignes que n'égalèrent sans doute jamais les plus illustres interprètes de ces rôles somptueux. Par elle, grâce à elle, nous aurons connu Phèdre, Phèdre et toute sa fureur, Phèdre victime affolée de Vénus, cette Phèdre royale et presque divine, dont l'âme torturée peut prendre à témoin de son mal mystérieux des ancêtres dans presque tous les dieux ; et ce sera pour nous un inoubliable souvenir, sa plainte de déesse blessée à qui Madame Sarah Bernhardt donnait un accent surhumain :

Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux !
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux !

admirables vers, que son geste prodigieux élargissait réellement jusqu'aux confins du monde.

Par elle, grâce à elle, nous connaîtrons bientôt *Esther*, cette timide, réservée et courageuse Esther, plus simple qu'une Phèdre ou qu'une Hermione, mais dont nous n'aurons pénétré toute l'âme adorable que lorsque Madame Sarah Bernhardt l'aura fait chanter pour nous.

Par elle, grâce à elle enfin, nous venons de connaître Hermione. Hermione après Phèdre ! les deux grandes amoureuses de ce merveilleux théâtre d'amour qu'est le théâtre de Jean Racine ! Nous venons de connaître vraiment Hermione, car que de choses en elle viennent de nous être révélées ! Ceux mêmes qui étaient le plus familiers avec les personnages de cette noble tragédie d'*Andromaque* — que Madame Sarah Bernhardt nous restitua le mois dernier — ont dû convenir que, dans ce rôle violent et tumultueux d'Hermione, ils venaient, grâce à l'art prestigieux de l'interprète, de découvrir des « dessous » qui, jusqu'à cette soirée mémorable, leur avaient échappé. Toutes les nuances, toutes les variations, tout ce protéisme passionnel dont Racine excelle à suivre les sinuosités et le caprice apparents, régis au



C. de Boyer.

PYRRHUS M. Desjardins. ORESTE M. de Max

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. – *ANDROMAQUE.* ACTE Ier

PYRRHUS : *Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus*
Et vous pouvez aux Grecs annoncer mon refus.

fond par une implacable logique, les multiples inflexions du sentiment, toutes les incohérences, les contradictions, les violences, les abattements, les espoirs, et ce jeu de folie où semble se complaire une âme amoureuse, éperdue de n'être pas aimée, tout cela qui est Hermione et que le poète a exprimé avec une précision poétique et une science psychologique surprenantes, tout cela, Madame Sarah Bernhardt nous l'a traduit, signalé, commenté ; et ce fut comme si vraiment nous avions toujours ignoré Hermione tant elle venait de nous apparaître simple dans sa complexité même, facile à suivre dans ses évolutions les plus soudaines, cohérente avec soi-même dans les plus brusques revirements, une, logique, vivante, vraie, actuelle, éternelle.

Nous n'avons pas la prétention d'essayer d'analyser ici l'art de Madame Sarah Bernhardt, et nous nous efforcerions sans succès de rechercher le secret d'une interprétation à ce point éclatante qu'elle semble « créer » vraiment des rôles traditionnels et qui, depuis près de trois siècles, promènent sur les planches françaises leurs illustres infortunes. C'est le don ; c'est le génie. Il n'y a là aucun « procédé » dont on puisse admirer ou critiquer l'emploi. La réalisation d'Hermione par Madame Sarah Bernhardt est un ensemble harmonieux et indécomposable de gestes, d'attitudes, de regards, d'éclats et de silences; et c'est vers par vers qu'il conviendrait de suivre l'admirable poétesse ; car une telle interprète, c'est un autre poète commentant un poète.

Toutefois, signalons avec quelle heureuse et pénétrante compréhension de la psychologie d'Hermione Madame Sarah Bernhardt a mis en valeur et souligné, comme des leitmotivs décisifs, les mots *fidèle* et *infidèle*. Pyrrhus fidèle ou infidèle, c'est tout Hermione en effet. Quelle douleur contenue et sourde dans ce premier « infidèle » !

> Cléone, avec horreur, je m'en veux séparer.
> Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle !

Quelle violence tragique et quelle haine d'amour méconnu, méprisé, humilié, dans ce dernier « infidèle », lorsqu'elle impose à Oreste le meurtre de Pyrrhus !

> Revenez tout couvert du sang de l'infidèle.
> Allez ! En cet état soyez sûr de mon cœur !

Par contre, quelle infinie douceur, quel chant de tendresse dans ce « fidèle », à l'heure où elle croit que Pyrrhus lui revient :

> Intrépide et partout suivi de la victoire,
> Charmant, *fidèle enfin*, rien ne manque à sa gloire.

Si vous pouviez entendre l'adorable inflexion de voix de Madame Sarah Bernhardt, mettant dans ce « *fidèle enfin* » tout un épanouissement de bonheur moral et de volupté physique, le don définitif, total, souhaité, réalisé, d'un cœur et d'un corps impatients, meurtris d'avoir trop attendu et déjà guéris de leur attente, et radieux de leur félicité enfin assurée ! (Comme elle a chanté aussi ce vers si simple à qui elle a donné un rayonnement incomparable :

> Les exploits de son père *effacés par les siens !)*

Enfin, le dernier « fidèle », adressé directement à ce Pyrrhus qu'elle sait à tout jamais parjure et où tressaillent tous ses regrets, toute sa plainte amoureuse, toutes ses désillusions et ses déceptions encore invinciblement teintées d'espoir :

> Je t'aimais inconstant; qu'aurais-je fait fidèle !

A travers tout ce rôle, il faut suivre les modulations de ces *fidèle* et de ces *infidèle* qui révèlent à chaque heure de sa crise les replis les plus secrets de l'âme d'Hermione.

Mais ce n'est pas tout. Hermione n'est pas qu'une femme amoureuse, c'est une princesse amoureuse. C'est, comme dit Racine lui-même dans la distribution des personnages, c'est « la fille d'Hélène accordée avec Pyrrhus ». Madame Sarah Bernhardt, dans la composition du rôle, n'a eu garde de l'oublier et, avec un admirable tact poétique, elle a mis en juste valeur le mot qu'Hermione aime à invoquer pour opposer à sa passion un argument capable de la faire hésiter, le mot où toute sa race résume sa fierté, et qui rendra par contraste plus tragiques encore les violences où elle s'emportera, à savoir : le mot *gloire*.

> Si je le hais, Cléone, il y va de ma gloire !
> Ah ! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr.

Et ce mot reparaît à plusieurs reprises, soutenu par celui de *devoir*, qui relève du même sentiment. C'est par cette mise en lumière des mots importants, significatifs, révélateurs, que s'éclaire jusqu'en ses profondeurs un caractère complexe et par le choix merveilleusement sûr qu'elle nous en a présenté, nous devons à Madame Sarah Bernhardt de n'ignorer plus rien de l'âme bouleversée et sans cesse changeante d'Hermione.

Il est bien certain, d'ailleurs, qu'en cette tragédie d'*Andromaque*, Andromaque n'est qu'un personnage de second plan, et que le véritable drame se joue entre Pyrrhus, Oreste et Hermione. Andromaque n'est que l'occasion de tous les orages passionnels qui aboutissent à la triple catastrophe du cinquième acte ; elle les déchaîne ou en subit les contre-coups, mais elle reste à l'écart des violences qui font se rencontrer, se meurtrir et finalement se déchirer, ces trois malheureuses victimes de l'amour. Madame Sarah Bernhardt a souverainement conduit jusqu'à son dénouement douloureux l'aventure tragique d'Hermione avec Oreste et Pyrrhus. Racine, d'ailleurs, par une tactique de génie, nous a fait attendre jusqu'au quatrième acte sa rencontre avec Pyrrhus. Jusque-là, Hermione s'avoue à sa confidente et surtout, malgré ses feintes, ses réticences, ses précautions — car il pourra servir — s'avoue à l'infortuné Oreste. Quels aveux, en effet, jusque dans les avances contraintes où elle se force !

> Vous que mille vertus me forçaient d'estimer,
> Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrais aimer !

Elle croit à ce moment Pyrrhus infidèle. Elle s'efforce de ménager et surtout de se ménager Oreste, car, lorsqu'elle sera sûre de la trahison du roi d'Épire, Hermione ne songera qu'à se venger et à *utiliser* enfin le fils d'Agamemnon. Aussi, un frisson passe-t-il sur les spectateurs, quand, au quatrième acte, certaine de son malheur, elle dit à sa confidente Cléone, d'un ton de voix singulier — et c'est le premier mot par lequel elle consente à rompre un silence obstiné : — *Fais-tu venir Oreste?* Ce qui signifie à peu près : « Fais venir le bourreau. » Réfléchissez que cette parole terrible est la condamnation de Pyrrhus et qu'elle est prononcée contre lui par Hermione, *avant que nous les ayons encore une seule fois vus ensemble.*

Oreste vient qui accepte malgré lui le rôle effroyable où son amour l'oblige, puis Pyrrhus. Et nous avons enfin cette scène tant attendue, cette rencontre de Pyrrhus et d'Hermione, où Racine s'est surpassé et qui est, sans contredit, la scène culminante de l'œuvre. Madame Sarah Bernhardt y a été miraculeuse. Même dans Phèdre, où personne assurément ne l'égala jamais, elle n'a rien fait de plus beau, de plus saisissant, de plus humainement vrai dans l'ironie ou dans l'éclat de passion. Et c'est une scène qui se résume pour elle en deux tirades, ces deux tirades célèbres dans les fastes dramatiques :

> Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,

et

> Je ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ?



PYRRHUS (M. Desjardins) ANDROMAQUE (Mlle Bl. Dufrene) CÉPHISE (Mme Patry)

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *ANDROMAQUE*. — ACTE Ier

PYRRHUS : *...Allez, Madame, allez voir votre fils.*
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide.
Pour savoir nos destins j'irai

Signalons aussi le geste délicieux de pudeur blessée, de dignité froissée, d'amour outragé dont Madame Sarah Bernhardt se voile le visage lorsque Pyrrhus ose avouer : *J'épouse une Troyenne.* Tout cela fut de l'art le plus sobre, le plus sévère, le plus sûr et le plus classiquement émouvant. En attendant avec impatience cette Esther qui nous est promise, nous en exprimons ici à Madame Sarah Bernhardt notre reconnaissante admiration.

D'ailleurs, les autres rôles étaient interprétés de façon fort remarquable, et les artistes à qui elle les avait confiés méritaient



Cliché Boyer.

ORESTE (M. de Max) — HERMIONE (Mme Sarah Bernhardt) — CLÉONE (Mlle J. Méa)

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *ANDROMAQUE*

ACTE II

HERMIONE : *...Du Troyen ou de moi faites-le décider;*
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder.
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre...

l'honneur de l'entourer. Mademoiselle Blanche Dufrène montra dans le rôle exquis d'Andromaque de grandes qualités : la douceur attristée, la résignation courageuse, la fidélité obstinée et tendre à un cher souvenir, l'amour passionné pour un fils dont ses vertus même mettent les jours en péril, Mademoiselle Blanche Dufrène les a exprimés avec une sincérité qui a profondément touché. A côté d'elle, M. Desjardins a composé avec une intelligence des plus vives le rôle de Pyrrhus; il en a traduit heureusement les hésitations, les volontés contradictoires, l'amour tour à tour grave et véhément; un vers nous reste encore présent

à la mémoire auquel il a su donner un long retentissement :

J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler !

Enfin, dans le rôle d'Oreste, nous avons applaudi M. de Max avec ses dons si rares et si impressionnants de passionné lyrique ; et nous n'avons pas souvenir d'avoir jamais vu un Oreste plus douloureux, plus torturé, plus implacablement tourmenté par l'amour et par les dieux hostiles que celui où ce subtil artiste vient encore une fois d'attester sa forte originalité.

Un mot — un seul — sur la mise en scène. Les cinq actes d'*Andromaque* se passent dans un seul décor, mais un décor *pittoresque*, un décor qui ouvre sur de l'espace et découvre des arbres. On en a fait reproche à Madame Sarah Bernhardt, comme si elle avait contevenu à quelque pacte mystérieux en vertu duquel toute tragédie classique dût être tenue prisonnière dans un endroit incolore et clos. On a eu tort. L'air et le soleil et la nature toute proche ont fait circuler la vie dans ce drame royal, un peu abstrait, un peu lointain.

ROMAIN COOLUS.



Cliché Boyer.

ORESTE (M. de Max) — CLÉONE (Mlle J. Méa) HERMIONE (Mme Sarah Bernhardt)

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *ANDROMAQUE*

ACTE V

ORESTE : *... Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :*
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.
HERMIONE : *Il est mort ?*
ORESTE : *Il expire : et nos Grecs irrités*
Ont lavé dans son sang ses infidélités...

Cliché Boyer — ANTONIN BOISGIBERT (M. Noblet) — GILBERTE (Mme Réjane) — LA BERGE (M. Monteaux) — Mme CHASTENET (Mlle Harlay) — Décor de M. Amable.

Acte Ier

THÉATRE DU VAUDEVILLE

HEUREUSE

Comédie en trois actes, de MM. MAURICE HENNEQUIN et PAUL BILHAUD



On a dit, du divorce, qu'il a fait faillite. C'est possible, mais cette faillite n'a pas, en tout cas, entraîné celle des directeurs qui représentent des pièces ayant pour « leitmotiv » la loi Naquet. *Heureuse*, qui rentre dans cette catégorie, m'a tout l'air de marcher sur les triomphantes traces de son chef de file, *Divorçons*.

Cette pièce est un triptyque. Premier tableau, chez le mari numéro un. Deuxième tableau, chez le mari numéro deux. Troisième tableau, chez le mari numéro un devenu un mari numéro trois, ou, pour être plus exact, l'amant de celle dont il fut le premier époux.

Le premier acte évolue dans la maison de campagne de M. Château-Laplante, sorte de *gentleman farmer*,

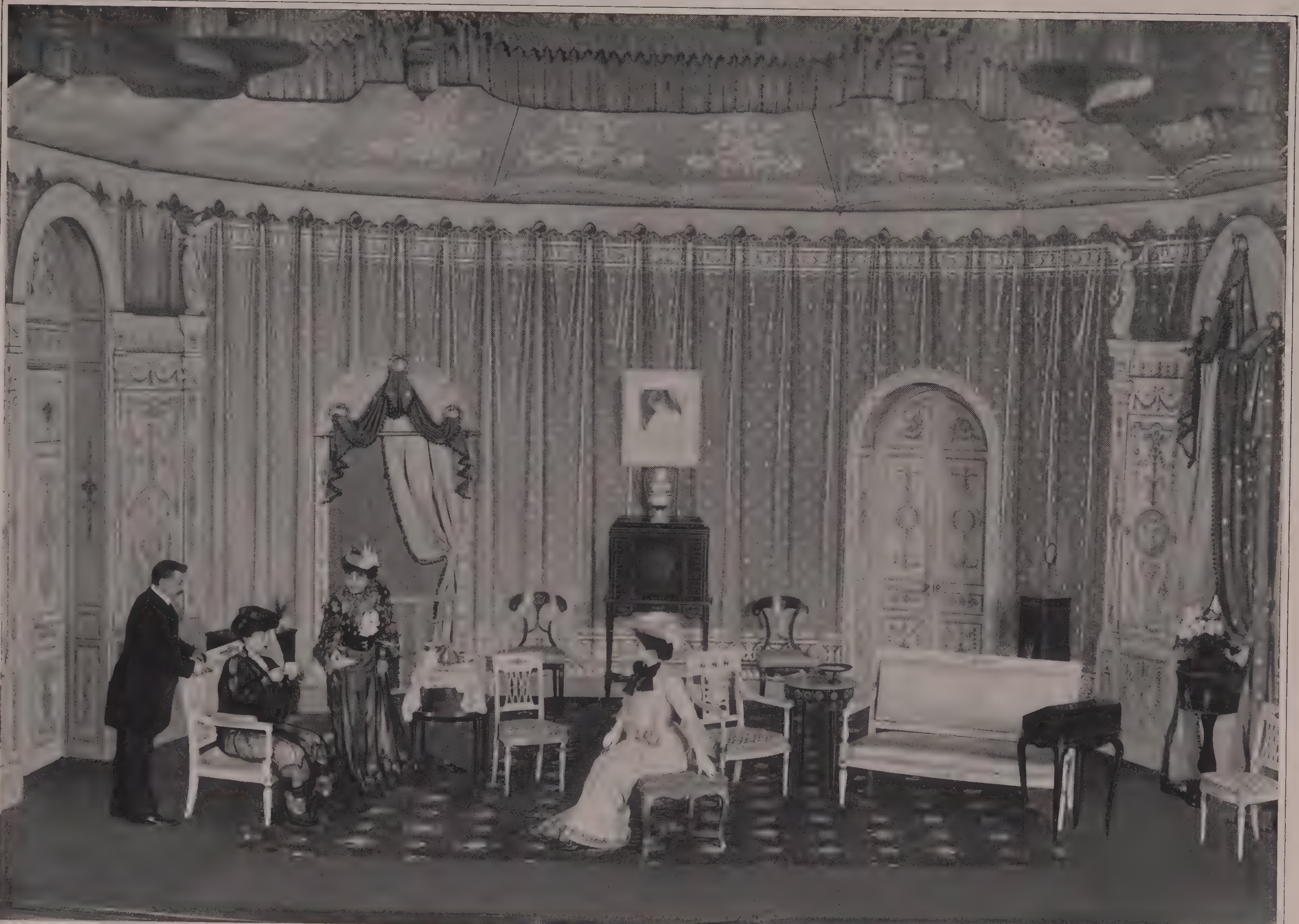
...dont tous les entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens,

négligeant non seulement sa tenue, mais, ce qui est plus grave, sa femme Gilberte, laquelle ne rencontre pas la même indifférence, loin de là! près de l'ami intime de son mari, — naturellement, — Antonin Boisgibert. En somme, ménage détestable, n'échangeant que des propos aigres, et, dans les rares occasions où le mari et la femme se trouvent seuls, n'éprouvant même pas le besoin de se rapprocher officiellement et pour le monde, le jour anniversaire de leur mariage, alors que des amis ont organisé une fanfare pour fêter ce rappel d'hyménée.

Vous jugez si Antonin Boisgibert, en amant bien appris, souffle le feu sur ces brandons de discorde. Et avec quel succès! puisque Gilberte, seule avec lui, la main dans la main, les yeux dans les yeux, en arrive à pousser ce cri du cœur :

« Avouons que si nous ne nous aimions pas, avec un mari comme le mien, nous serions bien coupables. »

Montés à ce diapason, les amants sont prêts à toutes les éventualités les plus « fait divers », le crime passionnel seul mis en dehors. Ils vont au-devant du divorce, comme le voyageur retour du Pôle Nord au-devant du soleil. Seulement, comment amener un éclat qui facilite cette solution, laquelle devra être, naturellement, à son tour, suivie d'un remariage? Gilberte n'est pas longtemps en peine de trouver le truc qui lui permettra d'appartenir moins illégalement à Antonin. Quand son mari

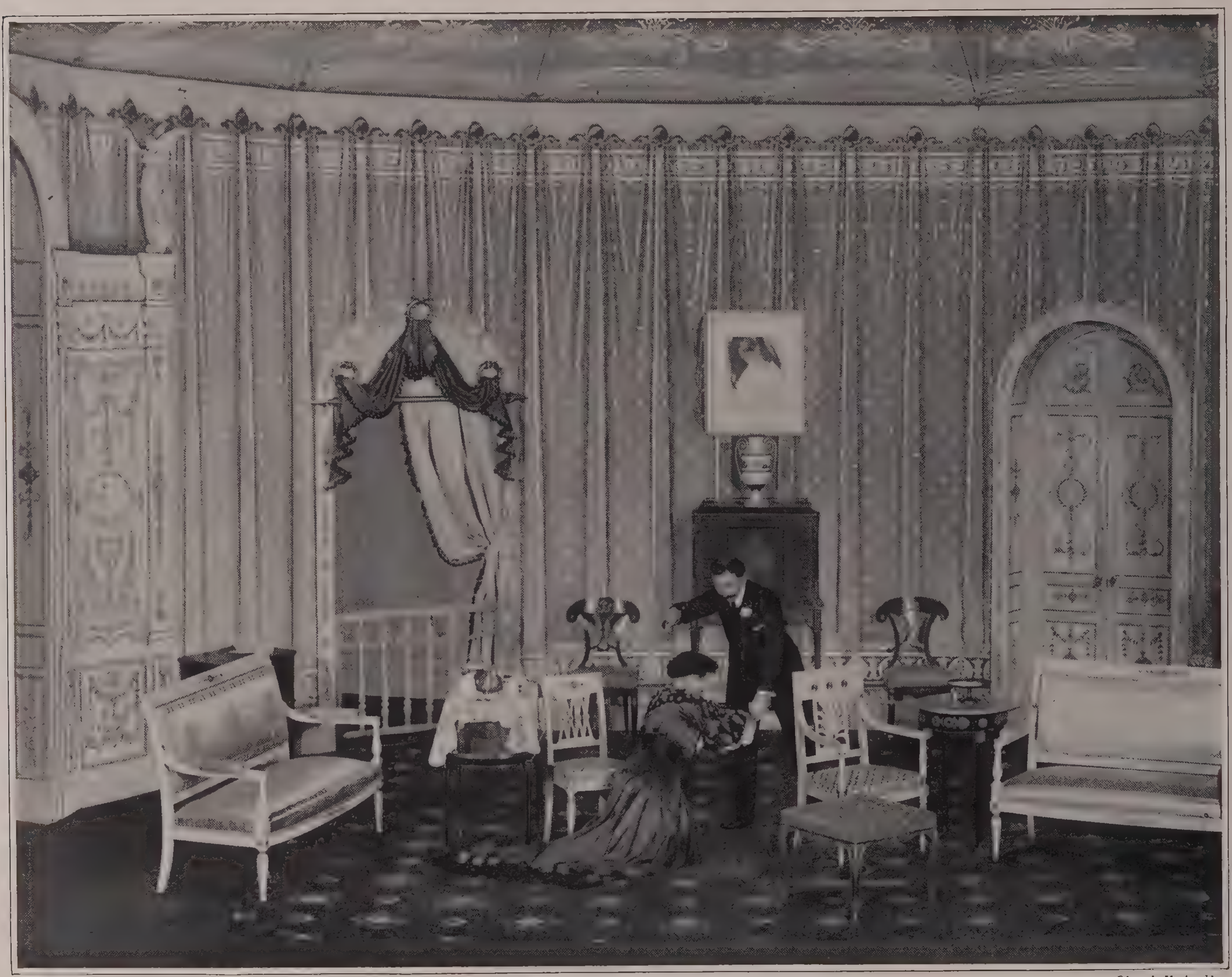


Cliché Boyer — ANTONIN BOISGIBERT (M. Noblet) — HÉLÈNE GRISOLLES (Mlle Avril) — GILBERTE (Mme Rejane) — Mme CHASTENET (Mlle Harlay) — Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *HEUREUSE.* — ACTE II

vient la chercher pour la fanfare, elle fait naître — ce qui est pour elle l'enfance de l'art — une nouvelle explication orageuse, au cours de laquelle elle déclare tout uniment à Château-Laplante qu'elle a un amant. « Voilà, parbleu ! qui m'est bien égal ! », ricane d'abord le mari, qui mugit tout de suite après : « Le nom du misérable ? » Gilberte le raisonne, lui fait comprendre que « la plainte est pour le fat, le bruit est pour le sot », que le parti le plus expédient, quand on se hait, c'est de se séparer ». A cette proposition, corsée de cette autre : « Les coups et sévices sont une cause de divorce. Vous me donnerez une gifle quand tout le monde sera là pour la fanfare. » Château-Laplante finit par acquiescer, pour reconquérir sa liberté. Mais, pour une fois qu'il y a entre les époux « compatibilité » d'humeur, ce n'est pas un bail. Une fois tout le monde présent pour la fanfare, qu'arrive-t-il ? Le mari et la femme ont, comme il est convenu entre eux, guetté sur la pendule une heure déterminée, dont la sonnerie doit être le signal de la gifle. Cette heure sonne. Château-Laplante s'approche de sa femme. Il va lever la main pour exécuter le pacte. Pan ! Gilberte le prévient et lui administre un maître soufflet, accompagné de cette saine réflexion : « Gifle pour gifle, j'aime mieux la donner que la recevoir. »

On juge si ce « sévice », administré par Madame Réjane avec la maestria que vous devinez, donne lieu à des applaudis-



Cliché Boyer. GILBERTE (Mme Réjane) ANTONIN (M. Noblet) Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *HEUREUSE*. — ACTE II

sements encore plus retentissants que lui. Pour ma part, je connais peu de baisser de rideau aussi drolatique dans l'imprévu.

Pendant l'entr'acte, comme vous le pressentez surabondamment, Antonin Boisgibert est devenu l'époux légitime de celle qui fut Gilberte Château-Laplante, et — comme vous le subodorez non moins aisément, — passé à l'état de mari, il prend les principaux défauts de l'emploi. En première analyse, la jalousie. Et une jalousie qui ne marche pas à l'aveuglette comme celle de maint mari novice, mais copieusement documentée, dans l'étape de l'adultère, par conséquent relativement sagace. Tout le temps que Gilberte fut Madame Château-Laplante, elle avait pratiqué le système des rendez-vous dans les magasins de nouveautés. Et ce qu'elle se réjouissait de ces commodes abris, avec Antonin ! Comme elle était contente de constater que ces grands établissements augmentent le chiffre de leurs affaires à proportion du nombre de portes qu'ils ouvrent pour faciliter les entrées et les sorties des femmes mariées trompant une poursuite de mari !... Maintenant que Gilberte s'appelle Madame Boisgibert, Boisgibert ne donne pas dans le godant des magasins de nouveautés. Quand la soubrette lui dit : Madame va au Louvre, il tremble ; quand Madame, rentrée, annonce qu'elle revient du Bon Marché, il bondit, car elle s'est coupée. Une fois seul, sa tête travaille, cette tête que se paient les magasins de nouveautés et qu'il est bien décidé à ne pas laisser orner d'un attribut complémentaire. Que Gilberte reçoive, devant lui, une lettre, il veut la lire. Qu'elle joue à cache-cache

avec cette épître pour exciter sa jalousie, il se prête à ce jeu, il essaie d'attraper la missive, se fâche de ne pas mettre la main dessus, devient maladroitement expansif, avoue à sa femme qu'il reçoit aussi, lui, des lettres anonymes, celles-là la dénonçant comme courant à des rendez-vous clandestins, la blesse par ces confidences, si bien que, de son côté, une fois seule également, elle se rappelle que tous les jours un Monsieur Georges lui adresse, en termes respectueux, mais débordant d'amour, une invitation à venir voir quelques objets curieux dans sa garçonnière. Tant pis pour Antonin! Il mérite une leçon. Elle trouve le moyen de l'enfermer dans sa chambre et file vers la demeure de M. Georges, le noble inconnu.

Au troisième acte, M. Georges n'est plus un inconnu. C'est tout simplement Château-Laplante, le premier mari lui-même. Que s'est-il donc passé depuis le divorce? Un phénomène qui a eu plus d'un précédent dans notre chronique mondaine. Le mari a repris beaucoup de curiosité pour sa femme depuis qu'elle est l'épouse de l'autre. Et le dénouement s'explique à la lumière de cette psychologie un peu sadique. Antonin embrasse, berné et content, sa femme pendant que Château-



Cliché Boyer. GILBERTE (Mme Réjane) ACHILLE CHATEAU-LAPLANTE (M. Gaston Dubosc) *Décor de M. Amable.*

VAUDEVILLE. — *HEUREUSE.* — ACTE III

Laplante rit de lui, sous cape, en se rappelant le dernier mot que vient de lui dire Gilberte, entre deux baisers : « Tu n'étais pas né pour être un mari ! » Observation d'ailleurs juste, mais que Gilberte pouvait compléter en reconnaissant également son peu de vocation pour le rôle d'épouse.

C'est un lieu commun aujourd'hui de dire qu'aucune comédienne ne possède comme Madame Réjane le don de la souplesse. La même femme qui nous a fait frémir dans *la Glu* et pleurer dans *la Course du flambeau*, provoque à chaque minute, au cours des trois actes d'*Heureuse*, ce « rire éblouissant » dont parle Victor Hugo. Elle est étonnante de gaminerie. Elle fait accepter la situation si raide, tranchons le mot, si graveleuse. Je ne jurerais pas que M. Bérenger ira voir *Heureuse* sur la foi des comptes rendus, mais si, par aventure, il y portait ses pas austères, je gagerais qu'il fulminerait peu, au retour, contre la pièce du Vaudeville, qu'au besoin il y enverrait des amis.

C'est avec un grand plaisir que nous avons revu Noblet après, — si nous ne nous trompons, — une fuite en Egypte. Ce comédien restera toujours le modèle si rare de la distinction dans le comique à outrance. Du reste, M. Dubosc promet d'être son émule dans cet emploi difficile. Sa création du personnage de Château-Laplante le met hors de pair. Mesdemoiselles Suzanne Avril, Cécile Caron et Harlay jouent, en comédiennes expertes, d'agréables rôles.

GASTON JOLLIVET.

Cliché Larcher. BECKER MARCELLE (M. Liezer) (Mlle J. Bernou) Décor de MM. Jambon & Bailly.

2e Tableau. — *Le départ de Marcelle*

AMBIGU-COMIQUE

Les Dernières Cartouches

Pièce nouvelle en cinq actes et dix tableaux, de MM. JULES MARY et ÉMILE ROCHARD

ARMI les articles que le directeur de ce journal a bien voulu me confier, il en est peu qui aient eu pour moi un intérêt aussi vif que celui-ci. Je dois parler aujourd'hui du drame représenté, avec beaucoup de succès, au théâtre de l'Ambigu, *les Dernières Cartouches*.

Ce drame déroule une histoire qui se noue, au début de l'année 1870, l'Année Terrible, aux environs de Sedan. L'un des tableaux met en scène un des épisodes les plus douloureusement célèbres de la bataille, la lutte de nos troupes dans le village de Bazeilles. Bazeilles ! bourg perdu dans la banlieue de Sedan, où des citadins en villégiature vivaient tranquilles au milieu de calmes paysans ; village jusque-là peu connu, où nos héroïques soldats brûlèrent leurs « dernières cartouches », et dont le nom est désormais inséparable de l'histoire du courage français.

Il se trouve aussi que Bazeilles abritait un grand nombre des miens. La famille de ma mère y avait ses maisons de campagne. Je m'y suis promené enfant. J'ai joué, gamin, sur les pelouses où tant de morts s'entassèrent ; j'ai traversé le fameux carrefour où les suprêmes efforts de notre infanterie de marine arrêtèrent pendant quelques heures un ennemi d'autant plus exaspéré qu'il se savait partout victorieux ; j'ai enjambé le ruisseau de la place du Marché où coulèrent des flots de sang.

Comment donc n'aurai-je pas été profondément ému lorsque je vis un passé qui s'éloigne peu à peu revivre sous mes yeux, sur la scène de l'Ambigu, avec une netteté précise, et dans sa magnifique grandeur ?

* * *

La page historique des « Dernières Cartouches », que le tableau célèbre d'Alphonse de Neuville reproduit par la gravure a fait connaître au monde entier, a été encadrée par MM. Jules Mary et Émile Rochard dans un drame touchant que j'ai plaisir à me rappeler.

M. Tourland, riche filateur des environs de Sedan, veuf, a une fille qui répond au doux prénom de Berthe. Un jour, Berthe se laissa séduire par un homme,

Qui ne dit pas son nom et qu'on n'a point revu.

Il ne sera plus question du séducteur, mais il sera, comme

bien vous pensez, beaucoup parlé de son enfant. Cet enfant, qui est une petite fille, M. Tourland en a d'abord dissimulé avec soin la naissance. Puis il l'a envoyé en nourrice, en Allemagne. Depuis seize ans, il cache soigneusement à la malheureuse mère l'endroit où se trouve son enfant : il ne révélera ce secret que le jour où elle se mariera. Berthe, dès lors, ne demande qu'à être mariée, afin d'avoir des nouvelles de sa fille. Malheureusement les différents fiancés ou bien lui reprennent leur parole ou sont tués à la chasse.

Ici, vous devinez que le traître ira passer dans l'ombre : vous devinez juste. Tourland a mis toute sa confiance dans un de ses employés que, dans toute la fabrique, on appelle le « doux Gervais ». Il faut se défier dans les théâtres de drame de celui qu'on appelle « le doux un tel ». Gervais poursuit de sa haine les Tourland. Et pourquoi ? parce que son père, ruiné et trahi par Tourland, le lui a expressément ordonné en mourant. Gervais s'arrange toujours pour que les fiancés de Berthe soient informés de sa faute, et, s'ils ne s'y arrêtent pas, pour qu'ils disparaissent.

C'est alors qu'au printemps de l'année 1870, se présente, pour épouser Berthe, un certain comte de Lanthenay. Celui-ci aime Berthe, dont il connaît la faute, et il l'épouse. Il est riche, mais il se dit sans fortune, de telle sorte qu'en épousant une fille millionnaire, il paraît uniquement préoccupé de faire un mariage d'argent. Ceci, au grand désespoir de Berthe, qui voudrait être aimée pour elle-même, et que le marché conclu avec Lanthenay désespère. Elle va même jusqu'à dire à son mari, après la messe : « Vous m'avez épousée pour mon argent, soit ! nous ne serons jamais rien l'un pour l'autre. »

Cependant, mariée, Berthe va apprendre de son père où se trouve sa fille. Mais Tourland est tout à coup, pendant la fête, frappé d'une attaque d'apoplexie. La révélation, il la fait au « doux Gervais » qui apprend en même temps que Marcelle, la fille naturelle de Berthe, doit hériter cinq cent mille francs d'une tante.



Cliche Larcher. CAPne AUBERT (M. Bertrand) — BRISCOUT (M. Moret) — Ct LAMBERT (M. Ginesty) — SERGENT POITTEVIN (M. Vallot) — *Décor de MM. Jambon & Bailly.*

AMBIGU-COMIQUE. — *LES DERNIÈRES CARTOUCHES.* — 5e TABLEAU

Tout cela posé, vous devinez, sans doute, la lutte qui va s'engager. Gervais, toujours à sa vengeance, essaiera de faire disparaître la fille de Berthe; Lanthenay, au contraire, le noble et généreux Lanthenay, s'efforcera de la retrouver pour la ramener à sa mère. Devant une preuve d'amour aussi manifeste, Berthe ne pourra manquer d'être reconnaissante à son mari de l'aimer.

Et alors, dans les tableaux suivants qui se succèdent, nous voyons comment la jeune Marcelle échappe à la tentative d'assassinat commise sur elle par l'homme que Gervais a soudoyé; comment elle arrive, sous des habits de garçon, à Sedan, précisément à la veille de la terrible bataille où la fortune de la France sombra; comment elle prend part, ainsi travestie, à la belle résistance organisée dans la maison des « Dernières Cartouches » ; comment M. de Lanthenay est ensuite accusé de l'avoir assassinée en Allemagne; comment l'infâme étranger qui avait servi les noirs projets de Gervais est retrouvé et vient proclamer, devant la Cour d'assises, l'innocence de Lanthenay et l'ignominie du « doux Gervais » ; comment enfin, la vérité étant connue et reconnue, Berthe reçoit dans ses bras sa fille chérie et demande pardon à son mari.

* * *

Le drame est bien fait. Mais les acteurs me permettront de dire qu'il a dû surtout son succès, son grand succès, à la reconstitution fidèle de l'épisode des « Dernières Cartouches ». Ce tableau devait faire vibrer les âmes nobles chez lesquelles vit l'amour de la patrie. Il y en a encore beaucoup, heureusement. Le nombre des spectateurs qui sont accourus à l'Ambigu-Comique nous le prouve, et cette preuve, je l'enregistre avec joie.

Donc vers le milieu de la pièce, la bataille de Bazeilles touche à sa fin. Nos braves soldats ne reculent que pied à pied. Quelques-uns, sous les ordres du capitaine Lambert, viennent s'installer dans une maison qui est presque au bord de la route, et dont les propriétaires s'appelaient les Bougerie. Alors les portes sont barricadées, les fenêtres sont bouchées avec des matelas, les oreillers et les couvertures tirés des lits, de façon à amortir le choc des projectiles ennemis et préserver la vie de nos soldats. C'est de l'une des chambres du premier étage que l'officier dirige toute la résistance. La lutte est longue. Mais, tandis que les Bavarois, surpris de cet arrêt inattendu dans leur marche victorieuse, se ravitaillent incessamment de cartouches et d'hommes, les petits Français tombent un à un et leurs munitions s'épuisent. On fouille les blessés et les morts. De leurs cartouchières tombe le peu de cartouches qu'ils n'ont pu brûler. Ainsi recueillies, les dernières réquisitions s'en vont comme les précédentes. Bientôt, il n'y a plus, en tout et pour tout, qu'une seule cartouche, plus qu'une seule balle : c'est le capitaine qui la tirera. Ensuite il faudra se rendre : arborer le drapeau blanc, qui sera fait d'un mouchoir, et attendre.

C'est ce moment précis que Alphonse de Neuville a peint dans son magnifique tableau. Devant l'armoire de chêne massif, apparaît le capitaine Lambert, arc-bouté sur l'entablement, et fléchissant de tout le poids de son corps. Une blessure à la



Cliché Larcher. COMMANDANT LAMBERT (M. Ginesty) CAPITAINE LISSIGNOLO (M. François) Décor de MM. Jambon & Bailly.

AMBIGU-COMIQUE. — *LES DERNIÈRES CARTOUCHES.* — 6e TABLEAU

cuisse entourée d'un mouchoir, la capote trouée, l'œil fixe, la gorge serrée, les muscles du cou tendus, les poings fermés. Au premier plan, les deux fantassins accroupis sur leurs talons furettent en vain dans les profondeurs de leurs musettes. Un soldat, près de la fenêtre, entouré d'un léger nuage de fumée, se penche pour juger le dernier coup de feu du capitaine. Après les événements de la Commune, Alphonse de Neuville vint avec le capitaine Lambert, promu commandant, pour se faire raconter les péripéties de l'action sur le lieu même, prendre les dimensions, crayonner les principales lignes de son futur tableau et poser les acteurs de la scène, absents ou morts, sur les indications de l'héroïque officier. Il fit ensuite le tableau que l'on connaît, celui-là même qui, sur le théâtre, apparaît devant nous.

... Montée avec le plus grand soin par MM. Grisier et Holacher, la pièce de MM. Jules Mary et Jules Rochard est interprétée d'une façon excellente. Il faut distinguer Madame Archainbaud, pathétique dans le rôle de Berthe Tourland, devenue Madame de Lanthenay; Blanche Méry (la vieille tante à héritage qu'étrangle le doux Gervais); M. Laroche, excellent dans le personnage de Godefroy de Lanthenay; Étiévant (le doux Gervais), le plus habile des traîtres; Liezer (l'homme soudoyé par Gervais pour noyer Marcelle); Villa et Moret (les deux pioupious rigolos indispensables dans tout mélodrame). Un rôle de notaire fut créé par le regretté Courtès, mort au cours des représentations. Enfin, il faut mettre hors de pair Mademoiselle Jeanne Bernou, venue du Vaudeville pour incarner le mieux du monde la jolie, courageuse et si intéressante Marcelle.

ADOLPHE ADERER.



Cliché Reutlinger.

MLLE LANTELME

DU THÉATRE DU GYMNASE

Cliché Aug. Marie (Rouen).

MORIK (M. Bruineu) — DJOVITA (Mme Fiérens) — KERLIN' (Mlle Charpantier) — PETER WULFF (M. Sylvain) — GUDULE (Mme Lejeune) — KERDÉE (M. Roselly)

ACTE Ier

THÉATRE DES ARTS DE ROUEN

La Fiancée de la Mer

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES, DE M. NESTOR DE TIÈRE, TRADUCTION DE M. G. LAGYE, MUSIQUE DE M. JAN BLOCKX

Depuis de longues années déjà, le Théâtre des Arts de Rouen s'est mis courageusement à la tête de l'intéressant mouvement de décentralisation dramatique qui va chaque jour, un peu partout, s'accentuant davantage. Il n'a point à le regretter, car, si grande que soit l'excellence de sa troupe, si établie que soit sa considérable réputation, ses plus beaux titres à la reconnaissance des artistes, il ne les doit, bien certainement, qu'à la foi dont il donna des preuves, en accueillant comme il le fit, avant tous les autres grands lyriques de France, y compris même ceux de Paris, des œuvres d'une gloire aussi pure que *Lohengrin*, *Samson et Dalila*, *Siegfried*, *Salammbô*, etc. A la liste déjà longue de ces souvenirs inoubliables, un succès nouveau vient de s'ajouter; et c'est ainsi que, le 14 janvier dernier, le Théâtre des Arts représentait, pour la première fois en France, avec un triomphant résultat, cette *Fiancée de la Mer*, de M. Jan Blockx qui, après



Cliché Kriegsmann (Anvers).

M. JAN BLOCKX
DIRECTEUR DU CONSERVATOIRE ROYAL D'ANVERS

avoir été créée en langue flamande, à Anvers, le 30 novembre 1901, avait tout récemment, traduite en français, reçu l'hospitalité du théâtre de la Monnaie.

Comme pour sa *Princesse d'Auberge*, de glorieuse mémoire, c'est à M. Nestor de Tière, dramaturge flamand de mérite reconnu, que M. Jan Blockx eut recours pour le poème de *la Fiancée de la Mer*. Celui-ci n'est pas en soi d'une originalité bien extraordinaire ; mais il est humain, ce qui est l'essentiel ; il fuit les inutiles complications, ce qui est sage ; enfin il est vraiment lyrique par la mise en œuvre toute simple de faits et de passions réels. Quant à son parfum terroir, — comment l'œuvre commune de deux Flamands flamingants n'en aurait-elle pas un des plus accentués ? — si ce n'est point de sa donnée même qu'il émane, car celle-ci est de partout où la poésie locale se plut à chanter les méfaits de la « grande bleue », la vie caractéristique qui l'anime, les détails

pittoresques dont il est rempli, y suffisent abondamment. Une autre de ses qualités, c'est de mettre à la scène des héros en chair et en os, et non plus ces fantoches, rois et princes de tout acabit, si pitoyablement travestis pour la plupart dans les fameux chefs-d'œuvre du répertoire. Enfin, le poème de M. de Tière est d'une intensité dramatique tout à fait rare, et jamais, par la diversité et l'ingéniosité de ses épisodes, il ne laisse le spectateur dans l'indifférence.

C'est, au commencement du XIXe siècle, sur un point imprécisé du littoral flamand, que son action se déroule. Au premier acte, nous assistons au départ des pêcheurs pour l'Islande, et c'est au milieu d'un continuel va-et-vient de foule que nous voyons Kerlîn', la fille du vieux Wulff, jurer à Arry, qui va partir, un amour éternel, et le vieux Wulff, lui-même, consentir, non sans difficulté, à ce que l'union des deux enfants soit fixée, après le retour d'Islande, au jour de la prochaine bénédiction de la mer; — que l'on nous présente Kerdée qui nourrit pour Kerlîn' une passion sans espoir; Djovita, belle pêcheuse de crevettes, sorte de Carmen des grèves, inutilement éprise de Kerdée; enfin Môrik, sombre pilleur d'épaves, lui-même le cœur plein d'un amour farouche et jaloux pour Djovita. — Dès le lever du rideau sur le deuxième acte, nous apprenons que la campagne d'Islande a été désastreuse. Là-bas, Arry est mort; mais Kerlîn' ne peut se décider à croire à cette fin tragique, et c'est en vain que son père, ruiné, la supplie, pour éviter la misère, d'épouser Kerdée. Un moment pourtant, il semble qu'elle va céder. Mais alors intervient Djovita qui, dans des chansons aux cruelles et transparentes allusions, rappelle à la pauvre fille ses serments d'éternel amour, et lui reproche de les vouloir trahir. C'en est trop : l'esprit affaibli de Kerlîn' n'en peut supporter davantage, et un affreux accès de folie l'emporte tout à fait. — Au troisième acte, nous voyons Djovita dans son amour pour Kerdée, aller



Cliché Aug. Morie (Rouen).
MORIK (M. Bruinen) — DJOVITA (Mme Fiérens) — KERDÉE (M. Roselly) — PETER WULFF (M. Sylvain) — GUDULE (Mme Lejeune)
THÉATRE DES ARTS DE ROUEN. — *LA FIANCÉE DE LA MER*. — ACTE III

jusqu'à promettre de céder aux instances de Môrik, si toutefois celui-ci consent à la débarrasser de sa rivale. Pacte conclu! Pourtant ce crime sera épargné aux deux complices car, d'elle-même, la pauvre fille, sous l'empire de la volonté de Djovita, finira par aller se jeter dans les flots « où son fiancé l'attend ». Mais Môrik comprend alors qu'il a été joué, et que, si Djovita tenait tant à ce que Kerlîn' succombât, c'est qu'elle voyait en celle-ci un obstacle à son amour pour Kerdée. Il frappe donc d'un coup mortel la belle pêcheuse de crevettes, et s'enfuit, — cependant que le canon tonne au loin et que, le long de la grève, se déroule religieusement la lente procession de la bénédiction de la mer.

Tel est ce drame que, musicalement, eut à traiter M. Jan Blockx. Il l'a fait avec le plus rare bonheur. Son œuvre, au double point de vue dramatique et lyrique, est un monument flamand d'une parfaite unité, et sa partition a toute la valeur des tableaux des grands maîtres qui sont, à juste titre, l'orgueil de son pays natal. Comme eux, M. Blockx excelle à « peindre » les foules en mouvement, à donner la vie à ses personnages : la prodigieuse « scène du carnaval » de *Princesse d'Auberge* nous avait déjà révélé ce don. Deux scènes de *la Fiancée de la Mer*, le « départ des pêcheurs » et cette fresque de « la bénédiction de la mer » nous en apportent aujourd'hui une nouvelle manifestation.

Remarquable, l'œuvre de M. Blockx a été remarquablement interprétée, et l'on ne saurait trop dire l'exquise Kerlîn' que fut Mademoiselle Charpantier, imaginer plus habiles créateurs de rôles que MM. Sylvain, Roselly, Cornubert, Bruinen, etc. Seule, Madame Fiérens ne fut pas la Djovita rêvée... Mais un rôle n'est point une pièce ; et ceux qu'il convient encore de louer, ce sont les artistes chargés des petits rôles, et les chœurs, et l'orchestre. Enfin, M. Labis, notre vaillant directeur artistique, a droit à tous les éloges, car c'est à lui que l'on dut, non seulement cette mise en scène, étonnante de vérité, qui fit l'émerveillement de tous, mais encore la présence même sur la scène des Arts de *la Fiancée de la Mer* en laquelle il avait eu foi, et que son goût si éclairé l'avait fait choisir entre tant d'autres ouvrages.

CATULLE BLÉE.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.